

nos géants



**GERMAINE
GUÈVREMONT
1893-1968**

« Un soir d'automne, au Chenal du Moine, comme les Beauchemin s'apprêtaient à souper, des coups à la porte les firent redresser. C'était un étranger de bonne taille, jeune d'âge, paqueton au dos, qui demandait à manger. »

Anaïs Barbeau-Lavalette

Ça vous dit quelque chose, hein, ces mots-là ? C'est le tout premier paragraphe du *Survenant*, le roman phare de Germaine Guèvremont, que vous avez sans doute tenu dans vos mains à un moment ou à un autre de votre cheminement scolaire. C'est un incontournable des programmes de lecture des écoles secondaires et des cégeps, où bien souvent les étudiants finissent par oublier qu'il s'agit d'une lecture obligatoire tant l'histoire est captivante.

Le succès n'était pourtant pas assuré pour ce livre publié en 1945, à compte d'auteur. *Le Survenant* connaît une réception assez enthousiaste, on applaudit ce portrait des Beauchemin, une famille de la région de Sorel qui accueille un inconnu sous son toit; mais certains critiques n'hésitent pas à qualifier l'œuvre de « régionaliste », terme qui a une connotation négative à l'époque.

Pourtant, si *Le Survenant* s'inscrit dans une certaine littérature du territoire, avec ses archaïsmes et ses descriptions des cycles de la nature, il n'en fait pas moins preuve d'une étonnante modernité. Par son protagoniste toujours en mouvement, d'abord; un homme sans passé, à l'identité fuyante, qui détonne dans le monde traditionnel du Chenal du Moine.

Celui qu'on surnomme « Grand-dieu-des-routes » ou « Fend-le-vent » incarne un type de personnage qu'on va retrouver quelques années plus tard dans *Sur la route* de Jack Kerouac et chez les auteurs de la *beat generation*.

Dans l'éloge funèbre qu'elle va composer à la mort de Guèvremont, Gabrielle Roy écrira :

« Quoi de plus éloigné, en un sens, de l'esprit de terroir que ce récit envoûtant où tout se rit de la soi-disant stabilité humaine et du quotidien ancré, pour nous projeter plutôt vers l'énigme du lointain toujours renouvelé. »

Par ailleurs, *Le Survenant* fait une large place, quarante ans avant *Les filles de Caleb*, à la condition des femmes dans le monde paysan. Ça, c'était tout à fait novateur. Le roman du territoire, ou du terroir, qui traditionnellement porte surtout sur la relation père-fils et sur la transmission de la terre, s'attarde ici à l'expérience féminine, en particulier à la difficulté de s'émanciper pour une femme en milieu rural. Cette expérience va s'incarner dans les personnages de Mathilde et d'Alphonsine, ou encore d'Angelina, cette voisine qui tombe amoureuse du Survenant.

La petite histoire de l'écriture de ce livre est un roman en soi.

Pour la raconter, il faut remonter au moins à 1916, quand Germaine Grignon, 23 ans, épouse Hyacinthe Guévremont. Avec un accent aigu, vous avez bien entendu. C'est Germaine qui, en 1938, signe une nouvelle « Guèvremont », avec un accent grave, ce qui allait devenir son nom de plume.

Entre 1917 et 1924, Germaine va donner naissance à cinq enfants. C'est une période où la vie familiale l'occupe beaucoup, elle a peu de temps pour rêver de littérature.

La famille s'installe bientôt à Sorel, d'où Hyacinthe est originaire, et c'est là que le couple va vivre une tragédie, en 1926, quand leur fille Lucile meurt, à 4 ans. C'est le choc, le deuil vire à la dépression pour la jeune maman. Histoire de lui changer un peu les idées, son beau-frère Bill Nyson, aventurier et journaliste, fait des démarches pour qu'elle devienne la correspondante régionale du quotidien *The Gazette*. Et ça marche : Germaine Guèvremont va collaborer à *The Gazette*, mais aussi au *Courrier de Sorel*.

Peu à peu, le goût d'écrire s'installe pour de bon. C'est d'ailleurs à cette période qu'elle jette les bases du « cycle du Survenant », un personnage inspiré en partie par Bill Nyson, mais aussi par John Smith, un jeune Ontarien que Guèvremont avait rencontré à Sorel et qui est mort en mer, en 1934, alors qu'il tentait de traverser l'Atlantique Nord en canot.

À ces deux « modèles » s'en ajoute un troisième, qui est nul autre qu'Alfred DesRochers. Guèvremont, qui a entretenu dans les années 40 une correspondance soutenue avec le poète d'*À l'ombre de l'Orford* (on parle de 111 lettres !), se serait en effet largement inspirée de cet homme en qui elle voit à la fois un être raffiné et un coureur des bois, et qu'elle va jusqu'à appeler, dans leur échange épistolaire, son « cher Survenant » !

Entre 1928 et 1935, *Le Courier de Sorel* fait paraître plusieurs nouvelles dans lesquelles l'univers des Beauchemin prend forme. Des textes qui seront rassemblés en 1942 en un volume, sous le titre *En pleine terre. Le Survenant*, c'est en quelque sorte la suite de ces nouvelles-là. On y retrouve déjà le père Didace, le patriarche de la famille, sa fille Marie-Amanda et son fils Amable, même si les personnages vont évoluer passablement entre cette première mouture et la parution du roman, trois ans plus tard.

Une suite d'*En pleine terre* et du *Survenant* paraît en 1947 sous le titre *Marie-Didace*. La trilogie, un des premiers cycles de la littérature québécoise, connaît une trajectoire internationale. Elle va être publiée en France, traduite vers l'anglais dès 1950 et diffusée au Canada, aux États-Unis et en Angleterre.

À partir de 1952, Germaine Guèvremont va se consacrer à l'adaptation de ses œuvres pour la radio et la télévision. Dans les faits, le radiroman *Le Survenant* et le téléroman du même nom sont bien plus que des adaptations : ils sont le fruit d'un intense processus de réécriture et comprennent de nouveaux personnages et des intrigues inédites.

En 2005, c'est au tour du cinéaste Érik Canuel de proposer une adaptation du *Survenant*. Énorme succès au box-office, qui montre bien que, si l'œuvre de Germaine Guèvremont renvoie à une époque révolue, ses thèmes centraux, notamment ceux du rapport à l'étranger et des aspirations féminines, inscrivent ses romans et nouvelles dans une actualité sans cesse renouvelée.